

LE DÉSARROI EN ALLEMAGNE : ON RÉCLAME UN DICTATEUR !

EXCELSIOR

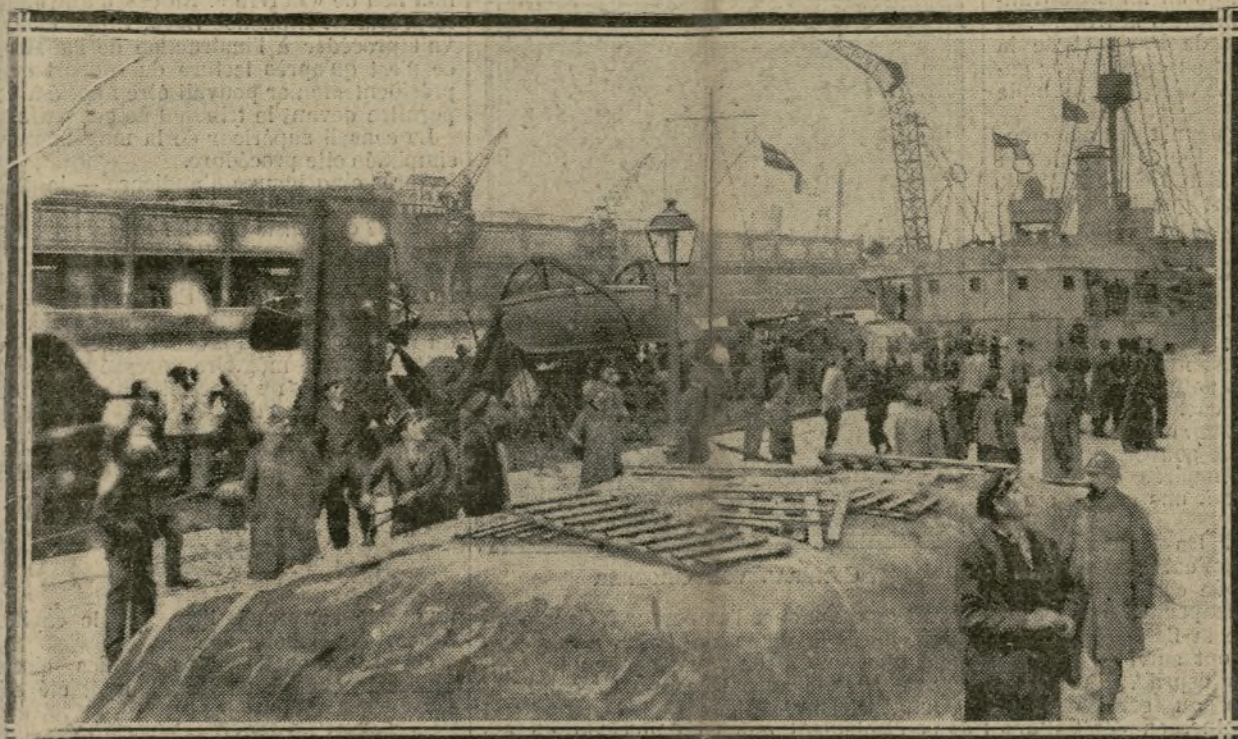
Huitième année. — N° 2.523. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

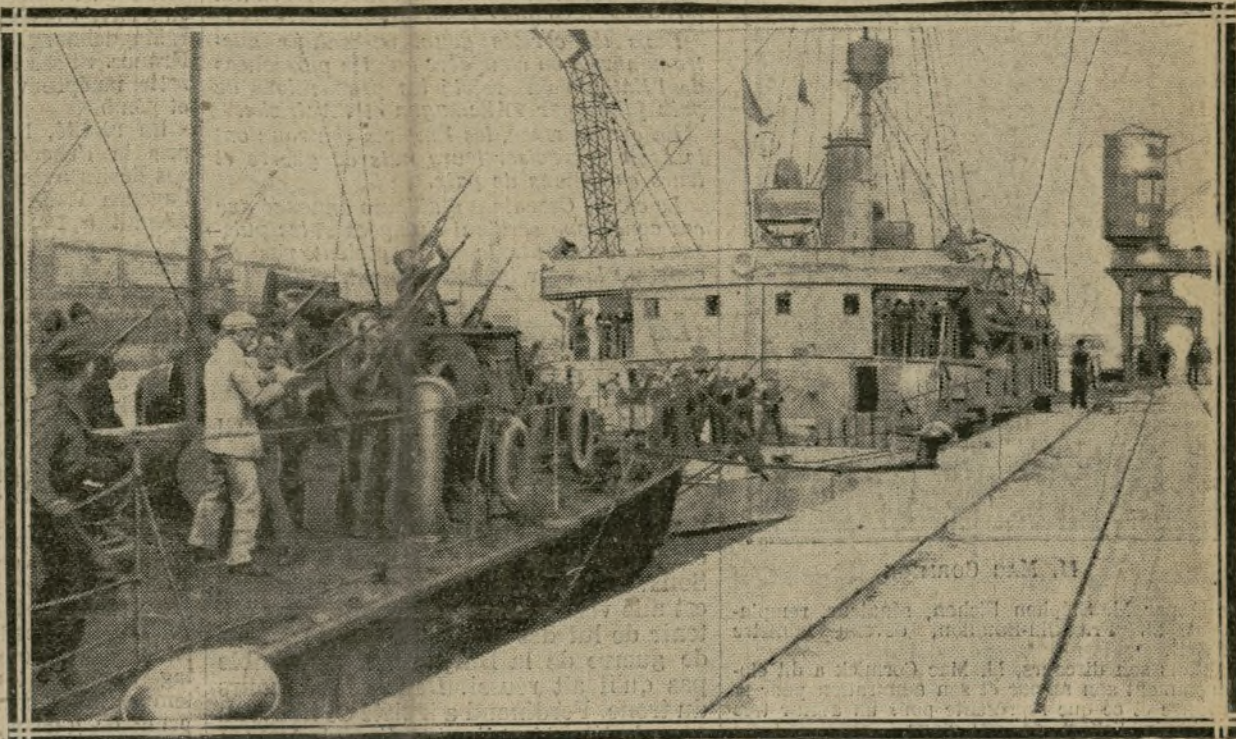
Jeudi
18
OCTOBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, rue des Italiens. Tél. Cent. 80-88
PIERRE-LAFITTE FONDATEUR

ILS PRÉTENDENT BOMBARDER DES "FORTERESSES" Ils achèvent des blessés et tuent des enfants



SOLDATS ET CIVILS OBSERVENT LES AVIONS ENNEMIS A DUNKERQUE



BATTERIES CONTRE AVIONS A BORD DE MONITORS ANGLAIS DANS LE PORT



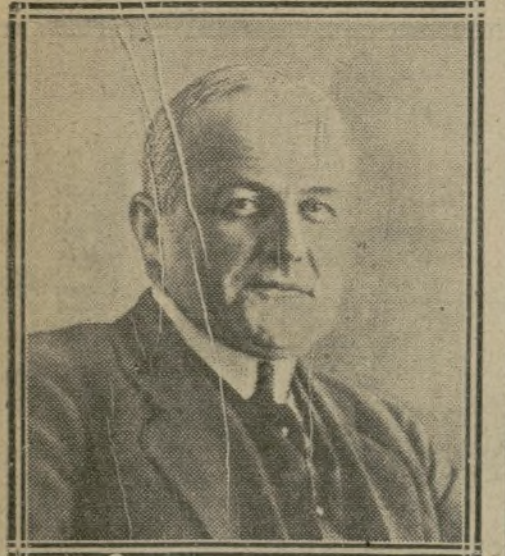
D'UNE MAISON DE DUNKERQUE, DES SAUVETEURS RETIRENT DEUX FILLETES : UNE BLESSÉE, L'AUTRE TUÉE PAR LES BOMBES ENNEMIES

Les raids répétés des avions allemands sur Dunkerque ont causé de graves dégâts. Les bombes ennemies ont tué ou blessé de nombreuses personnes. Parmi les morts, victimes innocentes de ces attaques, se trouvent des enfants. L'hôpital de Rosendaël a reçu des obus incendiaires : des malades et des religieuses ont péri. Ces faits, aussi bien, ne sont point nouveaux : la "forteresse" de Dunkerque a déjà subi d'autres assauts d'une aussi inutile sauvagerie, ainsi qu'en témoignent nos photos prises au cours de bombardements antérieurs, en 1915 et en 1916. En dépit de ces épreuves, les Dunkerquois, à qui leur maire, le commandant Terquem, donne l'exemple du courage, conservent une attitude admirable. Le président du Conseil, ministre de la Guerre, vient, on le sait, de leur rendre hommage en citant la ville, c'est-à-dire la population tout entière, à l'ordre de l'armée.

LA GRANDE AMITIÉ ET LE GRAND EFFORT DES ÉTATS-UNIS

Discours de M. Mac Cormick, député américain, au déjeuner offert en son honneur par le comité d'action à l'étranger.

M. Mac Cormick, membre du Parlement des États-Unis, de passage à Paris, chargé de faire dans tous les pays de l'Entente une étude en vue de l'organisation de la délégation américaine au Parlement interallié, a pris, hier, la parole, au déjeuner offert en son honneur par le Comité parlementaire d'action à l'étranger, comité pré-



M. MAC CORMICK

sidé par M. Stéphen Pichon, sénateur, remplaçant M. Franklin-Bouillon, devenu ministre d'Etat.

Dans son discours, M. Mac Cormick a dit éloquemment son amour et son admiration pour la France et ce qu'elle représente pour un avenir très prochain l'effort de son pays.

Je suis un vieil ami de la France, a déclaré M. Mac Cormick, mais elle me cause aujourd'hui une impression nouvelle et merveilleuse. Je suis venu ici craignant pour sa force, mais j'ai puisé du courage aux sources mêmes de sa puissance.

Quand la Touraine jeta l'ancre dans l'estuaire de la Gironde, j'étais angoissé par cette idée que je pourrais trouver la France épuisée, cette France où j'avais vécu enfant, cette France où plus tard j'avais amené ma jeune épouse, cette France évacuée de mille souvenirs. Du moment où j'ai mis le pied sur le sol français, j'ai senti, comme Briarée, ma force centuplée au contact de sa vigueur. En passant devant ses bois, devant ses fermes, qui paraissent aux yeux du reste du monde de véritables jardins, j'ai vu la France active.

Pour nous, Américains, dont toutes les traditions sont purement démocratiques et républicaines, c'est une impression extraordinaire de rattacher les noms de nos presque légendaires, Clovis et Charles Martel, à ceux de simples citoyens, le généralissime et le maréchal de France : Pétain et Joffre. Ils symbolisent par ce caractère même le fait qui a pu rallier la plus grande partie du monde civilisé à la cause que défendent la valeur de vos armées et la sagesse de vos hommes d'Etat. La vieille Asie et la jeune Amérique, la vénérable Chine et dix Républiques du nouveau monde ont fait cause commune avec vous et avec vos alliés.

Dans une réunion comme celle-ci, à Londres, le chancelier de l'Échiquier a dit que toutes les merveilles de son organisation militaire ne sauraient pas de la faillite l'autocratie allemande impuissante à comprendre l'esprit des peuples démocratiques.

On l'a bien vu, mieux que partout ailleurs, dans mon propre pays. Votre presse vous apporte l'écho du bruit fait par nos agitateurs, comme nous lisons dans la nôtre qu'il y a du scandale en France. Mais vous ne savez pas assez que la grande majorité des Américains d'origine allemande montre un loyalisme admirable : ils sont aussi Américains, aussi patriotes, que les hommes de sang anglais, scandinave, slave, latin, ou, comme je le suis moi-même, de sang irlandais. On m'a parlé d'un village de l'Illinois, mon Etat natal, où 21 jeunes gens sur 26, tous d'origine allemande, sont volontaires dans l'armée. Des officiers américains, dont le nom est aussi allemand que celui d'Hindenburg, ne m'ont parlé qu'avec colère et dégoût de ces aviateurs allemands tuant de propos délibéré les femmes héroïques qui soignent les blessés.

D'immenses préparatifs se font de l'autre côté de l'Océan, mais on ne peut attendre un résultat immédiat, quand une tâche si considérable doit être remplie par un peuple qui n'était aucunement préparé à la guerre. Mes compatriotes n'étaient véritablement prêts qu'en ce qui concerne le vif sentiment de leur devoir et la ferme résolution héritée de leurs ancêtres, qui, debout sur les côtes hérissées de rocs, s'écraient avec le psalmiste : « J'éleverai mes yeux vers les collines d'où vient mon secours. Celui qui garde Israël ne tombera ni dans la torpeur, ni dans le sommeil. »

D'immenses préparatifs, comme je l'ai dit, sont commencés. Vous avez vu dans vos rues des volontaires de l'armée régulière. Le message qu'apportent les Américains ne s'adresse pas moins à Guillaume de Hohenzollern qu'à votre France bien-aimée. Ils ont vu par leurs yeux ce que le monde connaît par ouï-dire : les preuves de votre héroïsme et de votre sacrifice.

Oui, mes amis, aussi sûrement que nous savons que la France est toujours vivante, nous savons que ses fils ne sont pas morts en vain. Nous autres Américains, nous savons que la France douce, gaie, tendre — comme elle l'était, et comme elle le sera encore — est terrible et inébranlable sur le champ de bataille, qu'elle reste mère des armées indomptables. Par-dessus les champs dévastés, par-dessus les clochers brisés de Reims, elle voit à travers les brouillards sanglants l'étoile de la victoire, cette France qui a tant souffert et qui souffre encore — la France victorieuse.

M. Painlevé, président du Conseil, répondant à M. Mac Cormick, a salué en lui « l'ami d'un bon et des mauvais jours », et M. Franklin-Bouillon, ministre des Missions à l'Étranger, a terminé en évoquant les souvenirs de sa mission en Amérique.

LE DERNIER BLUFF DU GOUVERNEMENT AUSTRO-HONGROIS

« Puisque l'Entente ne se précipite pas sur nos offres de paix, nous allons, dit le comte Czernin, relever nos prétentions. »

ZURICH, 17 octobre. — On télégraphie de Vienne que le ministère des Affaires étrangères austro-hongrois a fait une communication aux journaux autrichiens.

Dans cette communication il est dit que le gouvernement austro-hongrois considère que les efforts en faveur de la paix faits par les Empires centraux sont aujourd'hui terminés, du moins momentanément.

Dans les cercles gouvernementaux austro-hongrois on considère que les puissances de l'Entente ont rejeté les propositions de paix faites par l'Allemagne et l'Autriche.

En conséquence, les Empires centraux ont le droit de réviser leurs buts de guerre et leurs conditions de paix.

Le comte Czernin a d'ailleurs annoncé que ces conditions seraient changées si les puissances de l'Entente n'acceptaient pas de conclure la paix immédiatement. — (Radio.)

Le gouvernement bulgare est insatiable

Mais M. Radoslavov, qui représente le parti de l'intransigeance, aura de rudes assauts à soutenir.

Le Sobranié bulgare a repris ses séances au moment où Guillaume II quittait Sofia. Si vraiment l'empereur allemand est allé visiter le roi Ferdinand pour obtenir de lui des concessions sur les buts de guerre de la Bulgarie, il ne semble pas qu'il ait réussi. Dans son discours du trône, Ferdinand a insisté de nouveau sur « la liberté et l'unification de la race bulgare ». C'est dire qu'il n'entend pas



M. RADOSLAVOV

renoncer aux conquêtes que la Bulgarie a faites, grâce aux Allemands, sur la Serbie et sur la Roumanie et même sur la Grèce, grâce au roi Constantin.

Ce discours du trône laisserait donc entendre que le gouvernement bulgare reste intransigeant et n'est pas disposé à faciliter pour son compte la paix que l'on désire à Berlin et à Vienne. L'aide de ses puissants complices a permis à la Bulgarie de prendre sa revanche de la deuxième guerre balkanique. Aujourd'hui, elle a les mains pleines. Que ses alliés se tiennent d'affaire comme ils pourront. Quant à elle, elle ne veut qu'une paix, celle qui la laissera agrandie aux dépens de tous ses voisins.

Le peuple bulgare, qui est fatigué de la guerre, ratifiera-t-il le point de vue du gouvernement ? On annonce pour les prochaines séances du Sobranié de violentes attaques contre M. Radoslavov, qui représente la politique de l'intransigeance. Désireuse aujourd'hui d'avoir une Bulgarie qui ne soit plus intraitable, l'Allemagne ne tient peut-être plus autant à M. Radoslavov que quand il s'agissait pour elle d'obtenir l'alliance bulgare. Et il ne serait pas impossible qu'après avoir soutenu à Sofia les bellicieux à outrance elle appuyât aujourd'hui les partis modérés de ses vœux et peut-être d'autre chose encore. — J. B.

La bataille navale tarde à s'engager dans le golfe de Riga

Les Allemands continuent l'invasion méthodique de l'île d'Ösel et paraissent avoir capturé les détachements russes qui se trouvaient isolés dans la presqu'île de Sworbe.

Au nord et au sud de l'île, dans les passes de Soela et d'Irben, les bâtiments légers des deux flottes sont entrés en contact et ont eu plusieurs escarmouches au cours desquelles l'ennemi, grâce à l'énergie de nos alliés, n'a pu remporter aucun avantage. Il a en même temps dirigé de nombreuses reconnaissances aériennes dans le golfe de Riga et jusqu'à Pernov, marquant ainsi le but de ses opérations.

Mais ce ne sont encore là que les préliminaires de la bataille. Elle tarde à s'engager, comme si les Allemands étaient surpris d'une résistance qu'ils ne prévoyaient pas et redoutaient des pertes qui affaibliraient leur flotte pour les luttes de l'avenir.

Sur le front occidental, l'activité de l'artillerie est redevenue très intense en Flandre, au nord de l'Aisne et sur les deux rives de la Meuse.

Jean VILLARS.

LA PRESSE ALLEMANDE PRÉTEND QUE LA FRANCE EST EN ÉTAT DE GUERRE CIVILE

Mais c'est en Allemagne que ni la politique ni l'emprunt ne marchent.

La presse allemande, sur un mot d'ordre, s'est emparée des incidents politiques qui viennent de se dérouler dans notre pays. Elle prétend que la France est dans un état de trouble grave et à la veille d'une complète dissolution. Pour ne prendre qu'un exemple, la Gazette de Magdebourg, un des principaux organes du parti national-libéral, imprimait hier que la guerre civile avait éclaté en France, ainsi qu'un ministre français l'avait déclaré lui-même à la tribune.

Magdebourg est loin de Paris et de la France. Si ses habitants en croient leur gazette, ils éprouveront une déception prompte et pénible.

En réalité, l'Allemagne n'a jamais compris la France. Elle a toujours confondu ses désirs avec les réalités. Le 5 août 1914, l'agence Wolff annonçait que la Commune régnait à Paris et que le drapeau rouge flottait sur l'Élysée. L'Allemagne ne se lasse pas de se repaître de ces fables et de ces illusions.

Notre vie publique, nos institutions et nos mœurs lui ont toujours échappé et, depuis la guerre, son flair s'est montré constamment en défaut au sujet de nos affaires intérieures. Mais c'est pour cacher les faiblesses de sa propre cuirasse et pour faire diversion aux soucis qui rongent le gouvernement impérial qu'une presse inspirée essaye aujourd'hui de faire croire à une guerre civile entre Français.

Il suffit de parcourir les journaux allemands pour voir qu'il n'est plus question chez nos ennemis que de crise, d'anarchie gouvernementale, d'incapacité des dirigeants. La rébellion de la flotte et les violentes discussions qui ont suivi au Reichstag occupent tous les esprits. En même temps, la souscription au septième emprunt de guerre se traîne, en dépit d'une publicité formidable. C'est aujourd'hui la clôture, et le Trésor impérial pourra s'estimer heureux, s'il a obtenu quatre milliards de marks.

Voilà les raisons pour lesquelles la presse allemande dénature les choses de France et les présente sous un jour sinistre. En découvrant demain que la France unie et résolue fait toujours face à l'ennemi, l'Allemagne se sera ménagée une déception de plus.

Les conservateurs réclament un dictateur

BERNE, 17 octobre. — Dans les milieux politiques allemands, l'incertitude continue à régner sur le dénouement probable de la crise politique actuelle.

Nancy bombardé

Le nombre des victimes est de 10 tués et 40 blessés.

OFFICIEL. — Hier, vers 19 heures, des avions ennemis ont violemment bombardé Nancy. On signale de nombreuses victimes dans la population civile. (Dix tués et une quarantaine de blessés).

Dans les journées des 15 et 16 octobre, cinq avions allemands ont été détruits (quatre par nos pilotes et un par le tir de nos canons spéciaux). En outre, vingt appareils ennemis sont tombés désarmés dans leurs lignes à la suite de combats aériens.

Notre aviation de bombardement a effectué diverses sorties. Les établissements militaires de Voltingen, les gares de Thionville, Mézières-Letz, Metz-Woippy, les usines de Hagondange et celles de Rombach ont reçu de nombreux projectiles.

Les Etats-Unis auront un représentant à la Conférence des Alliés

NEW-YORK, 17 octobre. — D'après un renseignement non officiel donné par l'Associated Press, il est certain que les États-Unis seront représentés à la prochaine conférence de toutes les nations en guerre contre l'Allemagne, qui se tiendrait à Paris. — (Havas.)

Des députés américains vont visiter le front français

WASHINGTON, 17 octobre. — Dix membres du Congrès ne voyageant pas à titre officiel, mais portant des passeports spéciaux du State Department, se rendent en Europe pour visiter les fronts et fraterniser avec les parlementaires alliés.

On pense que d'autres congressistes suivront prochainement.

M. Painlevé félicite le général Pershing

Le président du Conseil, ministre de la Guerre, a adressé la lettre suivante au général Pershing, général commandant en chef les armées américaines en France :

Mon cher général, j'apprends votre nomination au grade de général.

Je tiens à vous féliciter immédiatement de la haute distinction dont vous venez d'être l'objet et qui est la juste récompense de votre valeur et de vos grandes qualités militaires. Toute l'armée française avec moi se réjouit de la promotion de celui qui, bientôt, conduira à la bataille et à la victoire les vaillants soldats de la grande République américaine.

Veuillez agréer, mon cher général, les assurances de ma haute considération et de mes sentiments les plus amicaux.

PAUL PAINLEVÉ.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LE PRÉSIDENT MONIER DEVRA COMPARAITRE DEVANT SES PAIRS

Ainsi en a décidé, hier, après cinq heures d'audience, la Cour de Cassation réunie en Conseil de la magistrature.

La cour de cassation, réunie en conseil supérieur de la magistrature, a tenu, hier, à une heure, sa deuxième audience pour poursuivre l'examen de la demande de poursuites disciplinaires contre M. Monier, premier président de la cour d'appel.

Le conseil devait décider s'il y avait ou non lieu de « suivre ». En cas d'affirmative, le président Alphonse Bard, rapporteur, devait procéder à l'instruction de l'affaire, et ce n'est qu'après lecture du rapport que le président Monier pouvait être appelé à comparaître devant le tribunal de ses pairs.

Le conseil supérieur de la magistrature a simplifié cette procédure.

Après cinq heures d'audience — la délibération ne prit fin qu'à six heures — le conseil a décidé que M. le premier président Monier serait cité à comparaître devant ses pairs, jugeant à huis clos, le 6 novembre prochain, sans nouvelle enquête. En décidant ainsi, la cour suprême a admis que les explications du rapporteur et du procureur général, complétées par le mémoire adressé par le président Monier, ne nécessitent aucun complément d'instruction.

M. a été entendu hier par le capitaine Bouchardon

avait été convoqué, hier, par le capitaine rapporteur Bouchardon.

On se rappelle dans quelles circonstances le chèque de Duval avait été saisi.

Nous croyons qu'il sera de nouveau convoqué par le capitaine Bouchardon.

M. Turmel lit une nouvelle note...

Le député de Guingamp avait demandé à M. Gilbert à être confronté. Le magistrat instructeur lui a donné, hier après-midi, cette satisfaction, mais M. Turmel n'en a pas profité pour réduire à néant la grave accusation portée contre lui. Il a continué à user de la même procédure en recourant à un moyen dilatoire.

A trois heures, M. Turmel fut introduit dans le cabinet de M. Gilbert, où arrivèrent son défenseur M. Jacques Bonzon et MM. Saumande, Durand, Lenoir, députés et questeurs de la Chambre ; Subie, trésorier ; Seguy, chef des huissiers, et Cousin, huissier.

M. Gilbert commença la confrontation en ces termes :

— Vous avez demandé à être confronté avec les témoins ; je ne vois aucune utilité à procéder à cette opération à la Chambre ; je crois que vous pouvez vous expliquer ici ?

Le député de Guingamp répondit par cette... lecture.

Monsieur le juge, Depuis vingt-six jours vous m'avez inculpé d'opérations commerciales avec l'ennemi, en vertu de la loi du 4 avril 1915. Depuis vingt-six jours je vous demande de m'indiquer au moins une opération de cet ordre que j'aurais commise. Il y a trois jours encore, je vous faisais tenir, par mon défenseur, une lettre où je vous demandais formellement de formuler enfin, vous accusateur, les seules accusations légales que vous ayez le droit de m'opposer.

Aujourd'hui encore, vous vous y refusez. Aujourd'hui encore, vous vous livrez à des investigations qui ne reposent sur aucun texte pénal, parce qu'elles ne reposent sur aucun délit.

Dans ces conditions, je me tais. Les communications judiciaires que votre parquet donne à la presse peuvent être fâcheusement incomplètes, la presse pourra continuer de verser sur moi ses sarcasmes ; vous pourrez continuer de nous détenir en prison, ma femme et moi ; je me tairai tant que vous n'aurez pas indiqué les « opérations commerciales avec l'ennemi ». Mon silence sera légal, devant votre interrogatoire extralégal.

M. Gilbert ayant formellement déclaré que la lettre annoncée dans la note ne lui était jamais parvenue, M. Turmel affirma l'avoir remise à son défenseur.

Et M. Jacques Bonzon précisa :

— Moi-même ai mis cette lettre à la poste aux environs de la prison de la Santé.

— Affirmez n'avoir rien reçu, répéta M. Gilbert.

Après cette « incidente » le député de Guingamp reprit :

— J'ai exigé une confrontation à la Chambre. Je ne veux pas épiloguer ; je ne répondrai pas tant que vous n'aurez pas cité un seul acte de commerce avec l'ennemi que j'aurais commis... Ce n'est pas un délit, le fait de posséder des billets de banque suisses. Je suis victime d'une machination, d'un complot...

A ces derniers mots, M. Saumande protesta, au nom de ses collègues, contre cette accusation.

— J'entends vos protestations, acheva M. Turmel, mais je ne répondrai que lorsqu'on aura prouvé que je suis coupable...

L'affaire Bolo

Le capitaine Bouchardon a entendu hier matin, dans l'affaire Bolo, trois témoins, dont un très important. L'après-midi, le rapporteur a recueilli, dans cette même affaire, le témoignage d'un officier de l'armée anglaise.

Opposition au non-lieu sur la mort d'Almeryda

Au nom de son fils, Jean Vigo, Mme Cléro-Almeryda a fait, hier, dans les vingt-quatre heures de la signification, opposition à l'ordonnance de non-lieu rendue par M. le juge d'instruction Drioux dans la plainte contre X... en assassinat de Miguel Almeryda. C'est par exploit de M. Dintin, huissier audiencier au tribunal correctionnel, que l'opposition a été signifiée au Procureur de la République.



GÉNÉRAL VON GROENER

devait accompagner l'empereur à Constantinople, après la visite de Sofia, a brusquement interrompu son voyage pour aller conférer à Vienne avec le comte Czernin.

Quant à l'amiral von Capelle, il attend dans l'isolement que sa démission ait été définitivement acceptée ou refusée.

La majorité du Reichstag continue à se montrer hostile au chancelier et à demander son départ.

Quant à la presse conservatrice, elle n'hésite pas à demander une sorte de dictature animée d'une volonté implacable.

Les Nouvelles de Francfort vont même jusqu'à prononcer le nom du personnage le mieux qualifié pour exercer cette dictature. Il s'agit du général Groener. Il faut rappeler, à ce propos, que le général Groener jouit, dans les milieux socialistes et démocratiques, d'un certain prestige, mais la Deutsche Zeitung fait observer que ce choix ne serait pas très désirable et qu'il faut un homme capable de « dissoudre le Reichstag et de renvoyer les députés chez eux ».

La situation politique

Le gouvernement sera-t-il interpellé aujourd'hui sur sa politique générale ?

Plusieurs commissions ont tenu hier des réunions à la Chambre. Aussi les couloirs présentent-ils une vive animation. On y commentait, comme on le fait d'ordinaire au lendemain des grandes séances, les scrutins de la veille et la situation du gouvernement. A ce sujet, certains envisageaient la possibilité d'un prochain remaniement ministériel.

Les ministres ont tenu, de leur côté, de 5 h. 12 à 7 h. 1/2, un conseil de cabinet au ministère de la Guerre. A l'issue de cette réunion, la note suivante a été communiquée :

Les ministres se sont réunis en conseil de cabinet sous la présidence de M. Painlevé et ont examiné les questions qui sont à l'ordre du jour des Chambres.

Le Conseil des ministres se réunira demain à l'Élysée.

A la Chambre, vers la fin de l'après-midi, on s'accordait pour prévoir qu'un débat sur la politique générale et la politique extérieure du cabinet serait provoqué, cet après-midi même.

A sept heures du soir, toutefois, aucune demande d'interpellation n'était pas encore déposée.

A la mémoire de Guynemer

C'est cet après-midi, à l'ouverture de la séance de la Chambre, que doit venir la discussion du rapport présenté au nom de la Commission de l'armée par M. Paté, et concluant à l'adoption de la proposition de M. Lasies, relative à l'apposition au Panthéon d'une plaque devant rappeler les exploits du capitaine Guynemer.

L'appareil avec lequel Guynemer abattit dix-neuf avions sera exposé, aujourd'hui, dans la cour d'honneur des Invalides.

Une évasion malheureuse



L'AVIATEUR CHEMET

aviateur français qui, prisonnier en Allemagne, tenta de s'évader et se noya en traversant le Rhin, au moment où il allait atteindre la rive suisse.

LES CONTES D'EXCELSIOR
DANS LE MONDE
PAR
GABRIEL DARCY

MIRZA, levrette minuscule, collier de maroquin blanc clouté de turquoises, paletot-sac dernier modèle, avec martingale et poches pour le mouchoir armorié. C'RAPOUILLOT, chien de tranchée; race indéfinissable, aspect un peu inquiétant.

Le permissionnaire déjeune chez son élégante marraine. Les deux chiens, oubliés dans le salon, s'étendent à la débâcle. La petite chienne, pas très rassurée de se trouver seule avec ce compagnon hirsute et de manières brusques, se tient sur une prudente réserve. C'RAPOUILLOT, très à l'aise, examine l'appartement avec intérêt, puis, après avoir, d'un oeil furtif, regardé à l'ordre quelques parasites indiscrets qui rôdent sous son poil rude, se décide à sacrifier aux usages mondains.

C'RAPOUILLOT. — C'est gentil, chez toi !... C'est un peu étroit, ça manque d'air et d'espace, mais c'est cossu, c'est confortable et c'est plein de coins épatants pour dormir. (Il saute sur une bergère et s'étend voluptueusement.)

MIRZA (scandalisée). — Que faites-vous ?... Ne vous a-t-on jamais appris qu'il ne faut pas monter sur les meubles avant de s'être fait essuyer les pattes par la femme de chambre ?

C'RAPOUILLOT (joyal). — T'en fais pas !... Si elle réclame, tu me l'enverras !... Est-ce que les patrons sont rieurs, dans ta cagna ?

MIRZA (minaudant). — Oh ! ma maîtresse est charmante. Elle est aux petits soins pour moi. Elle me gâte... Tenez ! voyez le ravissant costume qu'elle m'a fait faire... C'est très seyant, n'est-ce pas, cette vareuse demicintre, avec ces revers et ces petites poches ?... Ne trouvez-vous pas qu'elle me va bien ?... Elle fait jeune et elle amincit les hanches...

C'RAPOUILLOT (incrédule). — Tu charras ?... Faut être dingue pour s'empaqueter dans une toile de tente quand on n'est pas blessé !... Je croyais qu'on t'avait mis ça sur le râble parce que tu avais une maladie de peau...

MIRZA (suffoquée). — Oh !... quelle horreur ! ! !

C'RAPOUILLOT (philosophe). — Faut pas crâner ! Ça peut arriver à tout le monde. Ainsi, moi, l'an dernier, j'ai bien attrapé la gale... (Il se gratte, MIRZA se recule instinctivement.) T'en fais pas, c'est guéri depuis six mois...

MIRZA (hésitante). — Mais pourquoi vous grattez-vous sans cesse ?

C'RAPOUILLOT. — C'est rapport à mes totes et à mes pucies qui ne sont pas d'accord. (Il se gratte énergiquement.)

MIRZA. — Votre maître ne vous lave donc jamais ?

C'RAPOUILLOT (égayé). — Penses-tu ? Il en a souvent plus que moi !... Et puis, faut bien que tout le monde vive ! (Un silence gêné, puis C'RAPOUILLOT reprend.) Dis donc, on nous a oubliés. A quelle heure est-ce qu'on croûte dans ce patelin ?

MIRZA. — On va nous appeler pour la pâtée dès que le valet de chambre aura desservi.

C'RAPOUILLOT (curieux). — Y a-t-il un bath cuistot ?

MIRZA (avec une moue). — Il n'est pas malade, mais, avec ces maudites restrictions, cela devient terriblement difficile de se nourrir convenablement. On ne fabrique plus mon biscuit spécial, le pain Violette, est infâme, et ces deux jours sans viande m'abiment l'estomac !...

C'RAPOUILLOT (goguenard). — Deux jours sans viande !... Pauvre trésor ! Viens sur le front : tu auras du rat tous les jours !

MIRZA. — Ah ! cette guerre !... Comme c'est long ! N'en verrons-nous donc jamais la fin ?

C'RAPOUILLOT. — Qu'est-ce que tu dirais, ma vieille, si tu étais une chienne boche ?... C'est là-bas que les cabots doivent avoir le ventre creux !

MIRZA. — Oui, le "berger allemand" du locataire du second m'a dit qu'il était rudement content de n'être pas dans son pays en ce moment !

C'RAPOUILLOT (furieux). — Comment ! Il y a des bergers allemands à l'arrière pendant que les chiens français se font crever la peau sur le front ?

MIRZA. — Oh ! ils ont des permis de séjour, et puis on les appelle maintenant des bergers d'Alsace... Ces chiens-là, paraît-il, c'est indispensable pour faire marcher les autos. Ça se met à côté du chauffeur et la voiture roule toute seule...

C'RAPOUILLOT (amer). — Encore des embusqués de l'automobile !

MIRZA (pour rompre le chien, très coquette). — Dites-moi, mon brave, voulez-vous que nous fassions comme nos maîtres ? N'aimeriez-vous pas que je sois votre marraine.

C'RAPOUILLOT (sans enthousiasme). — C'est une idée comme une autre !

MIRZA (joyeusement). — Que je suis contente !... Vous avez été blessé, je crois ?

C'RAPOUILLOT. — Oui, deux fois : en Artois et à la cote 304.

MIRZA. — Bravo ! Bravo ! Mes amies vont en crever de jalousie !... Venez vous asseoir près de moi et racontez-moi vos campagnes...

C'RAPOUILLOT (souple, quitte à regret sa bergère et, tout en se rapprochant de sa marraine, hume l'air avec une évidente surprise). — Qu'est-ce que c'est que cette odeur extraordinaire ?

MIRZA (flatée). — On a parfumé mon petit mouchoir.

C'RAPOUILLOT (ouvrant de grands yeux). — Avec quoi ?

MIRZA (importante). — C'est un mélange !

C'RAPOUILLOT (déclatant). — C'est répugnant ! Qui est-ce qui peut bien inventer des horreurs pareilles ?... Passe-moi mon masque ! Je ne veux pas être asphyxié !

MIRZA (outrée). — Butor ! ! !

C'RAPOUILLOT (brutal). — De quoi ? De quoi ?... On roupète ? On fait des manières ?... Attends un peu, chipie ! J'te vas secouer les pucies !

MIRZA (terrorisée et ravie). — Il va me battre !... C'est délicieux ! Ah ! mon chéri, comme tu sais parler aux chiennes !... Je sens que je vais t'adorer...

C'RAPOUILLOT (supérieur). — Toutes les mêmes !... Allons, allons, on les aura !... (Rideau)

GABRIEL DARCY.

Accident mortel

M. Lucien Herse, âgé de soixante-quatre ans, demeurant 103, rue La-Boétie, a été renversé, hier, par une voiture automobile appartenant à M. Chervier, notaire, et conduite par le chauffeur Charles Roulet. Transporté à l'hôpital Beaujon, M. Herse a succombé en y arrivant.

DERNIÈRE HEURE

POURQUOI LES EX-MINISTRES DU CABINET GREC SKOULOUDIS PASSERONT EN HAUTE-COUR

Le rapport de la Commission d'enquête vient d'être soumis à la Chambre.

ATHÈNES, 17 octobre. — Le rapport de la commission d'enquête sur le cabinet Skouloudis a été soumis à la Chambre avec les conclusions suivantes :

Les ministres du cabinet Skouloudis ont assumé le pouvoir sans la confiance du peuple ; ils ont signé la violation de la Charte et le décret de dissolution de la Chambre le 31 mai avec l'intention d'abolir la Constitution et d'appliquer la politique personnelle du roi.

Ils ont occasionné la perte d'un million de francs, par l'octroi illégal d'augmentations de soldes, d'allocations et d'indemnités militaires de tous ordres. Ils ont contracté en Allemagne deux emprunts secrets sans les présenter à la Chambre.

Ils ont prolongé de 25 ans les privilèges de la National Bank. Ils ont restitué les propriétés musulmanes en Macédoine, malgré les dispositions de la loi sur les représailles pour les propriétés grecques saisies en Turquie.

Ils ont violé le traité avec la Serbie. Ils ont terrorisé l'opinion publique en utilisant des agents de police du corps de sûreté du roi, et les corps mercenaires de l'avocat allemand Esslin.

Ils ont organisé des attaques contre les citoyens et contre les journaux libéraux.

Ils ont prolongé sans raison la mobilisation pendant neuf mois, ce qui a provoqué l'indiscipline dans l'armée.

Ils ont protégé de toute façon la propagande allemande.

Ils ont livré aux Bulgares le fort de Rupel, des villes de la Macédoine, un corps d'armée et du matériel d'une valeur de plusieurs millions.

Le rapport conclut au renvoi devant la Haute-Cour par suite de la violation de la Charte, de la loi pénale et aussi de la transgression de la loi de la responsabilité ministérielle.

M. Coundouriotis est excepté de la mesure indiquée par le rapport.

Au cours de la séance, le député Philosa a proposé de compter comme temps de service dans l'armée hellénique le temps passé par les officiers de l'armée de la Défense nationale qui ont servi dans l'armée française.

Le gouvernement espagnol va rétablir les garanties constitutionnelles

MADRID, 17 octobre. — On annonce que le décret rétablissant les garanties constitutionnelles sera soumis demain à la signature royale.

La date du 11 novembre a été officiellement choisie pour les élections municipales.

Raid anglais sur Bruges

Plusieurs tonnes de projectiles ont été lancées sur les docks, dans la nuit du 15 octobre

LONDRES, 17 octobre. — Un communiqué de l'Amirauté britannique annonce que de nombreuses tonnes de projectiles ont été lancées sur les docks de Bruges, dans la nuit du 15 octobre, par nos avions.

Un de nos avions de combat a descendu un appareil ennemi dans le voisinage de Zartem.

L'observateur a été aperçu tombant de son siège et l'appareil est descendu ensuite en flammes.

Tous nos appareils sont rentrés indemnes.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — En Belgique, nos patrouilles, au cours de reconnaissances poussées en avant de nos nouvelles lignes, ont ramené une trentaine de prisonniers.

Nous avons repoussé plusieurs coups de main au sud-est de Juvincourt, vers le mont Cornillet, et sur le front au nord du bois Le Chaume.

Dans cette dernière région, la lutte d'artillerie a pris vers la fin de la nuit une grande intensité.

De notre côté, nous avons réussi un coup de main sur une tranchée allemande au pied des côtes de Meuse, qui nous a permis de ramener des prisonniers.

Rien à signaler sur le reste du front.

23 HEURES. — Vives actions d'artillerie en divers points du front, particulièrement dans la région du plateau d'Ailles et sur la rive droite de la Meuse.

En Argonne, deux coups de main ennemis ont complètement échoué.

Front britannique

13 HEURES. — Aucun événement important à signaler.

22 HEURES. — Grande activité de l'artillerie allemande au nord-est d'Ypres et dans le secteur de la cote.

Continuation de l'activité de notre artillerie sur le front de bataille. Aucun autre événement important à signaler.

Nous avons exécuté avec beaucoup de succès, cet après-midi, une expédition de bombardement en territoire ennemi et attaqué une usine à l'ouest de Sarrebruck, à environ 65 kilomètres au delà de la frontière allemande.

De nombreuses bombes ont été jetées avec d'excellents résultats. Des incendies ont été constatés dans l'usine. Tous nos appareils sont rentrés indemnes.

Le beau temps, qui a duré, hier, de l'aurore à 15 heures, a permis à nos pilotes de faire du travail d'artillerie et de photographie. De nombreuses bombes ont été, en outre, jetées dans la journée sur des cantonnements, baraquements et tranchées ennemis.

Deux appareils allemands ont été abattus en combats aériens et un troisième par nos canons spéciaux. Un des nôtres n'est pas rentré.

Front belge

Dans la journée du 16, notre artillerie a effectué des tirs de destruction réussis sur les ouvrages ennemis devant Dixmude. Il a été établi que les tirs exécutés pendant la lutte d'artillerie

LA SÉANCE DE RENTRÉE DE LA CHAMBRE ITALIENNE A ÉTÉ FORT HOULEUSE

Les députés socialistes ont entravé le cours de la discussion par leur obstruction.

ROME, 17 octobre. — La première séance de la Chambre, contrairement à des habitudes pourtant bien établies, a été turbulente. Les socialistes, en présentant deux ordres du jour, l'un de M. Modigliani, blâmant l'insuffisante considération du gouvernement pour les institutions parlementaires, l'autre de M. Trèves, demandant une discussion préalable sur la crise qui s'est produite dernièrement dans le commissariat aux approvisionnements, ont montré qu'ils entendaient engager le combat sans retard et recourir tout au moins à la politique d'embarras et d'éternelle des votes répétés et des appels nominaux.

Le groupe nouveau, dit des « 45 », quoiqu'il se compose actuellement de 70 membres environ, a fait ses débuts. M. Cocco-Ortu, son chef, ayant annoncé que sur une question de forme comme celle qui a été soulevée par M. Trèves il était inopportun d'émettre un vote politique et que, en conséquence, le groupe voterait pour le gouvernement, M. Cocco-Ortu et les siens tirèrent parole.

Le ministère, malgré une quinzaine d'absentions et la défection du réformiste Berenini, a obtenu une forte majorité, mais cette première escarmouche laisse prévoir de prochains et durs combats. (Radio.)

Un avion français s'est abattu en Suisse

Les deux aviateurs qui le pilotaient sont morts.

BERNE, 17 octobre. — Le Bureau de presse de l'état-major de l'armée suisse annonce officiellement qu'aujourd'hui, à 4 heures 35, un avion français monté par deux aviateurs s'est abattu dans les environs de Bournemézin, près de Porrentruy, dans le canton de Berne.

Un des deux aviateurs qui le montaient fut tué par une balle, l'autre succomba aux douleurs causées par ses brûlures.

L'altimètre indique que le drame se déroula à une hauteur de 2.600 mètres. Les corps ont été conduits ce matin à la France à Bône, après avoir reçu les honneurs militaires. (Radio.)

BERNE, 17 octobre. — L'état-major communique la note suivante :

« Un avion français est tombé hier à la frontière ; il venait de la direction de Niedersepp, inclinant vers la côte 510, au nord-est de Bournemézin. »

« Le poste suisse sur ce point, remarquant que l'appareil allait tomber, n'ouvrit pas le feu. L'avion survola la frontière à la hauteur de 800 mètres et vint s'abattre en forêt, au nord-ouest de Bournemézin. »

« Les soldats, accourus, trouvèrent l'appareil complètement détruit et les occupants tués. »

« Les corps des aviateurs, l'adjudant Gassaux et le sergent Boitel, ont été mis en bière dans l'église de Bournemézin et conduits sous escorte militaire, ce matin, à Boncourt. Après les honneurs rendus, les cercueils ont été remis à l'autorité militaire française à Delle. » (Havas.)

Deux espions sont arrêtés en Suisse

GENÈVE, 17 octobre. — La police genevoise a procédé à l'arrestation de Gaston d'Aberhard et de son fils Jean, tous deux d'origine bermoise, inculpés d'espionnage pour le compte de l'Allemagne. (Radio.)

LE PREMIER MINISTRE ANGLAIS GAGNE UN PROCÈS CONTRE PLUSIEURS JOURNALISTES

Ils l'avaient accusé d'être parti de Londres au cours d'un raid d'avions.

LONDRES, 17 octobre. — L'action en diffamation intentée par M. Lloyd George contre l'Exchange Telegraph Company, la Westminster Gazette et le Star a eu hier son épilogue : les défendeurs ont fait des excuses et paieront les dépens.

La compagnie et les journaux ci-dessus avaient publié que, dans la soirée d'une attaque aérienne violente contre Londres, le premier ministre était parti pour sa maison de campagne, ce qui impliquait une accusation de poltronnerie à l'égard du premier ministre.

Dans sa déposition, M. Lloyd George déclara qu'il s'était rendu en France, en compagnie du général sir William Robertson et de l'amiral Jellicoe pour y rencontrer M. Painlevé et le général Foch.

« En arrivant à Charing Cross, dans la soirée de lundi, continua le premier ministre, j'entendis parler de l'imminence d'une attaque aérienne. La gare était dans l'obscurité et l'on se demandait si les trains pourraient partir. Nous, nous restâmes quelque temps arrêtés sur le pont qui est au-dessus de la gare. A ce moment, le raid était en plein développement et l'on voyait éclater les shrapnells. Je passai la nuit à Douvres et, à cinq heures du matin, nous partîmes pour Boulogne, où nous eûmes une entrevue, et de là nous nous rendîmes au quartier général de sir Douglas Haig. Nous fûmes de retour à Londres très tard dans la soirée de mercredi. C'est à ce moment que j'appris la diffamation dirigée contre moi. »

L'avocat dit alors au premier ministre : « Si ce n'avait été qu'une attaque personnelle contre vous, vous n'auriez sans doute pas jugé nécessaire d'engager une action comme vous l'avez fait ? »

A quoi le ministre répondit que s'il devait intenter un procès contre tous ceux qui l'attaquaient il n'aurait plus une seule minute à lui.

« Mais, ajouta-t-il, dans l'espèce, j'ai pensé que l'article où j'étais attaqué constituait un véritable danger. Dans le temps que nous traversons il est essentiel que la population garde son calme et se rende compte des proportions réelles du danger. Tout ce qui tend à grossir le péril dans l'esprit national constitue un danger public. Les gens se diraient par exemple : « Voici le premier ministre qui est au courant de tout, il sait ce qu'il convient de faire, et le voilà qui part s'abriter. » Je ne vois rien qui soit plus propre à jeter la panique dans Londres. C'est pourquoi j'estime qu'il est de mon devoir, non pas de me protéger moi-même, mais de protéger le public contre un tel état de choses, et, en conséquence, de prendre les moyens les plus sûrs et les plus frappants pour obliger mes accusateurs à donner la même publicité au démenti du fait reconnu inexact qu'ils en ont donné à l'affirmation même de ce fait. Mon secrétaire m'a dit combien la fausse accusation portée contre moi avait créé de sensation dans les quartiers populaires de l'est de Londres et parmi les ouvriers des munitions à Woolwich. Tout ce que je veux maintenant, c'est que le public sache que les affirmations produites contre moi sont fausses. »

A ce moment l'avocat des défendeurs offrit les plus complètes excuses et exprima son très sincère regret.

Le président déclara alors que les défendeurs avaient pris la seule partie possible après une accusation aussi grave et aussi répréhensible.

M. Lloyd George déclara alors abandonner les poursuites.

Lorsqu'il monta dans son auto il fut chaudement acclamé par les assistants.

Ce que l'on dit à l'étranger

LE MALAISIE INTÉRIEUR ALLEMAND

La Gazette populaire de Cologne : La démission de l'amiral von Capelle est une satisfaction suffisante donnée à la majorité. L'importance des incidents de la semaine passée n'est pas telle qu'elle exige une crise de la chancellerie ; la retraite de M. Michaelis, sous la pression de la majorité, influerait trop sur la nature même du gouvernement et sur la question du régime parlementaire.

La Gazette de Francfort :

Quelles que soient les personnes qui ont la mission de réaliser le projet de réforme électorale, elles sont liées par les promesses impériales du mois d'avril et du mois de juillet, et elles ont le devoir d'employer tous les moyens dont elles disposent pour faire triompher la réforme. Il ne saurait être question d'un nouvel ajournement.

LA BATAILLE DES FLANDRES

Le Berliner Tageblatt :

Les attaques anglaises continuent méthodiquement. Aussi longtemps que la forêt d'Houthulst et le front Gheluvelt-Zandvoorde-Hollebeke seront les possessions des forces allemandes, nous pourrions tenir — bien que nous n'ayons repoussé que sur une faible profondeur le coin que l'ennemi avait enfoncé dans notre centre — aussi longtemps que le front d'attaque anglais ne s'étendra pas, et que nos deux ailes ne seront pas refoulées.

Toute nouvelle avance est plus dangereuse pour l'assaillant que pour le défenseur. Avant qu'aucun jugement puisse être porté par nous sur le résultat de la bataille des Flandres, il faut attendre l'issue de tous ces combats.

Les Allemands ont inventé un gaz asphyxiant qui provoque la phthisie

Les Allemands, qui ont inventé le gaz asphyxiant, ont trouvé mieux depuis. Ils se sont mis tout récemment à lancer sur le front russe des vagues d'un gaz nouveau qui attaque l'organisme à la manière de la phthisie.

Les soldats allemands qui l'émettent sont obligés de s'éloigner vivement de qu'ils ont projeté la vague afin de ne pas être incommodés.

Les soldats russes ont baptisé « gaz pulmonaire » le nouveau produit allemand.

Les Allemands canonnent les bateaux de sauvetage

LONDRES, 17 octobre. — Les marins américains qui se trouvaient à bord du navire anglais torpillé dimanche dernier ont fait le récit suivant de l'événement :

« Le navire a été attaqué dimanche de bonne heure, par deux sous-marins. J'essayai vainement d'éviter le projectile en continuant sa marche en zigzag. Deux bateaux de sauvetage furent réduits en miettes. Cinquante hommes s'embarquèrent dans les deux autres et s'éloignèrent du navire qui était prêt à couler. »

« Les sous-marins se mirent alors à la poursuite des embarcations et ouvrirent le feu sur elles à une distance de quatre milles. Ils tirèrent une douzaine de projectiles, qui tuèrent deux hommes et blessèrent plusieurs. Les canots étaient très endommagés et risquaient de couler quand les hommes furent sauvés par un bateau patrouilleur. » (Radio.)

Une agence de désertion

Le 2^e conseil de guerre avait à juger, hier, une bande de déserteurs qui avaient organisé une agence de faux certificats de réforme et de faux livrets militaires.

Après réquisitoire du capitaine Legout et plaidoiries de M^{rs} Jacques Bonzon, Zévènes, Théodore Valensi, Bernardau, Lejeune, Balot, Eléonore, le conseil a condamné :

Adolphe Chastand et Robert Porchet à quinze ans de travaux forcés, dix ans d'interdiction de séjour et à la dégradation militaire ;

Lucien Boursat à dix ans de travaux publics et à la dégradation militaire ;

Joseph Duprat et Philippe Teilhet à cinq ans de travaux publics ;

Henri Astalck à trois ans de la même peine. Leur complice, la femme Rebecca Cohen, s'est vu infliger un an d'emprisonnement avec l'application du sursis.

Bourse de Paris du 17 octobre 1917

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET					
5 0/0 non libéré			Fonc. 1863	344	342 50
5 0/0 libéré	88 50	88 55	1864	378	382
5 0/0 amort.	70 50	70 50	1865	390	390 50
3 0/0 non libéré	61 20	61 20	3 1/2 1866	400	400 50
3 0/0 libéré	59 05	59 05	10 1/2 1867	347	344
100 0/0	330 50	330 50	% 1871 1/2	315	313
Afrique Occidentale	352 50	351	1872	735	730
Indochine	531 50	530 50	1873	795	795
1271	376 50	377 50	1874	980	975
1882	270 50	269 50	1875	920	920
1033	319 50	319 50	1876	706	706
1033 1/2	324 50	324 50	1877	1150	1145
1033 1/2	256 50	256 50	garantie	448	445
1033 1/2	228 50	228 50	1880	433	435
1033 1/2	503 50	504	1881	494	493
1033 1/2	63 50	63	1882	517	517
1033 1/2	51 50	51 50	1883	460	460 50
1033 1/2	57 40	57 50	1884	310	310
1033 1/2	47 75	47 50	1885	868	868
1033 1/2	111 30	111 50	1886	440	440
1033 1/2	65 20	65 25	MARCHÉ EN BANQUE		
1033 1/2	57 40	57 50	ACTION		
1033 1/2	47 75	47 50	1887	414	414
1033 1/2	111 30	111 50	1888	491	470
1033 1/2	65 20	65 25	1889	350	393
1033 1/2	57 40	57 50	1890	13	13
1033 1/2	47 75	47 50	1891	57 75	58 50
1033 1/2	111 30	111 50	COURS DES CHANGES		
1033 1/2	65 20	65 25	Londres	27 13	27 15
1033 1/2	57 40	57 50	Espagne	660	666
1033 1/2	47 75	47 50	Italie	23	250
1033 1/2	111 30	111 50	1892	73	73
1033 1/2	65 20	65 25	1893	567 1/2	572 1/2
1033 1/2	57 40	57 50	1894	84 1/2	89 1/2
1033 1/2	47 75	47 50	1895	12 3/4	12 3/4
1033 1/2	111 30	111 50	1896	70	70
1033 1/2	65 20	65 25	1897	10	18 1/2
1033 1/2	57 40	57 50	1898	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1899	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1900	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1901	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1902	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1903	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1904	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1905	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1906	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1907	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1908	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1909	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1910	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1911	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1912	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1913	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1914	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1915	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1916	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1917	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1918	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1919	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1920	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1921	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1922	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1923	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1924	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1925	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1926	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1927	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1928	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1929	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1930	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1931	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1932	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1933	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1934	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1935	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1936	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1937	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1938	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1939	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1940	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1941	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1942	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1943	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1944	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1945	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1946	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1947	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1948	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1949	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1950	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1951	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1952	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1953	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1954	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1955	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1956	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1957	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1958	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1959	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1960	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1961	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1962	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1963	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1964	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1965	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1966	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1967	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1968	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1969	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1970	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1971	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1972	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1973	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1974	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1975	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1976	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1977	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1978	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1979	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1980	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1981	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1982	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1983	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1984	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1985	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1986	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1987	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1988	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1989	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1990	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1991	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1992	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1993	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1994	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1995	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	1996	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	1997	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	1998	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	1999	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	2000	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	2001	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	2002	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	2003	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	2004	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	2005	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	2006	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	2007	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	2008	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	2009	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	2010	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	2011	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	2012	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	2013	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	2014	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	2015	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	2016	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	2017	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	2018	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	2019	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	2020	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	2021	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	2022	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	2023	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	2024	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	2025	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	2026	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	2027	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	2028	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	2029	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	2030	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	2031	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	2032	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	2033	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	2034	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	2035	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	2036	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	2037	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	2038	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	2039	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	2040	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	2041	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	2042	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	2043	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	2044	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	2045	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	2046	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	2047	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	2048	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	2049	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	2050	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	2051	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	2052	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	2053	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	2054	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	2055	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	2056	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	2057	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	2058	10	10
1033 1/2	47 75	47 50	2059	10	10
1033 1/2	111 30	111 50	2060	10	10
1033 1/2	65 20	65 25	2061	10	10
1033 1/2	57 40	57 50	2062	10	10
1033 1/2	47 75	47 50			

— La Société des Amis de la France a reçu hier, en l'hôtel de la marquise de Pomereu, M. Mac Cormick, l'éminent député du Wisconsin, fils du regretté ambassadeur des Etats-Unis à Paris.

MARIAGES

— En l'église Saint-Pierre de Chaillot a été célébré, hier, le mariage du duc de Vallobrosa, capitaine d'artillerie, décoré de la croix de guerre, cité deux fois à l'ordre du



LE DUC ET LA DUCHESSE DE VALLOBROSA

jour, fils de la marquise de Morès, avec Mlle Thérèse du Bourg de Bozas, fille du comte du Bourg de Bozas et de la comtesse, née Sipièrre.

La bénédiction nuptiale a été donnée aux jeunes époux par Mgr de Chastellier, évêque de Nevers.

Les témoins du marié étaient : le duc de Blacas, député, son oncle, et le comte Paul de Vallobrosa, son frère, décoré de la croix de guerre; la jeune mariée était assistée du comte Emmanuel du Bourg de Bozas, son frère, décoré de la croix de guerre, et de M. Chaix d'Est-Ange, son oncle.

Remarqué dans l'assistance : la duchesse d'Uzès, duchesse de La Rochefoucauld, duchesse de Mles de Noailles, duchesse d'Estissac, comtesse Xavier et Mles de La Rochefoucauld, S. Exc. le ministre de Roumanie et Mme Lahovary, S. Exc. le ministre de Norvège et la baronne de Wedel-Jarlsberg, Mme et M. le Vessitch, duc et duchesse de Vicence, duc des Cars, comtesse de Brissac, comtesse de Lévis-Mirepoix, marquise de Pomereu, marquise de Mun, duchesse Decazes, M. et Mme Standish, marquise et marquise de Chaponay, duc de Montmorency, princesse Aymon de Faucigny-Lucinge, princesse Guy de Faucigny-Lucinge, baron et baronne de Waldner, marquise et Mlle de Bonneval, comte de Jarnac, comtesse de La Briffe, Mme Paul Dupuy, marquis et marquise d'Ollivier, duc de La Ferrière, comte et comtesse Lafont, M. Jean Hennessy, etc., etc.

— Hier, a été célébré, en la chapelle de la Vierge de l'église de la Trinité, le mariage du maréchal des logis Henri de Susane avec Mlle de Monferrand, fille de M. Albert de Monferrand, décédé, et de Mme, née Escalier.

DEUILS

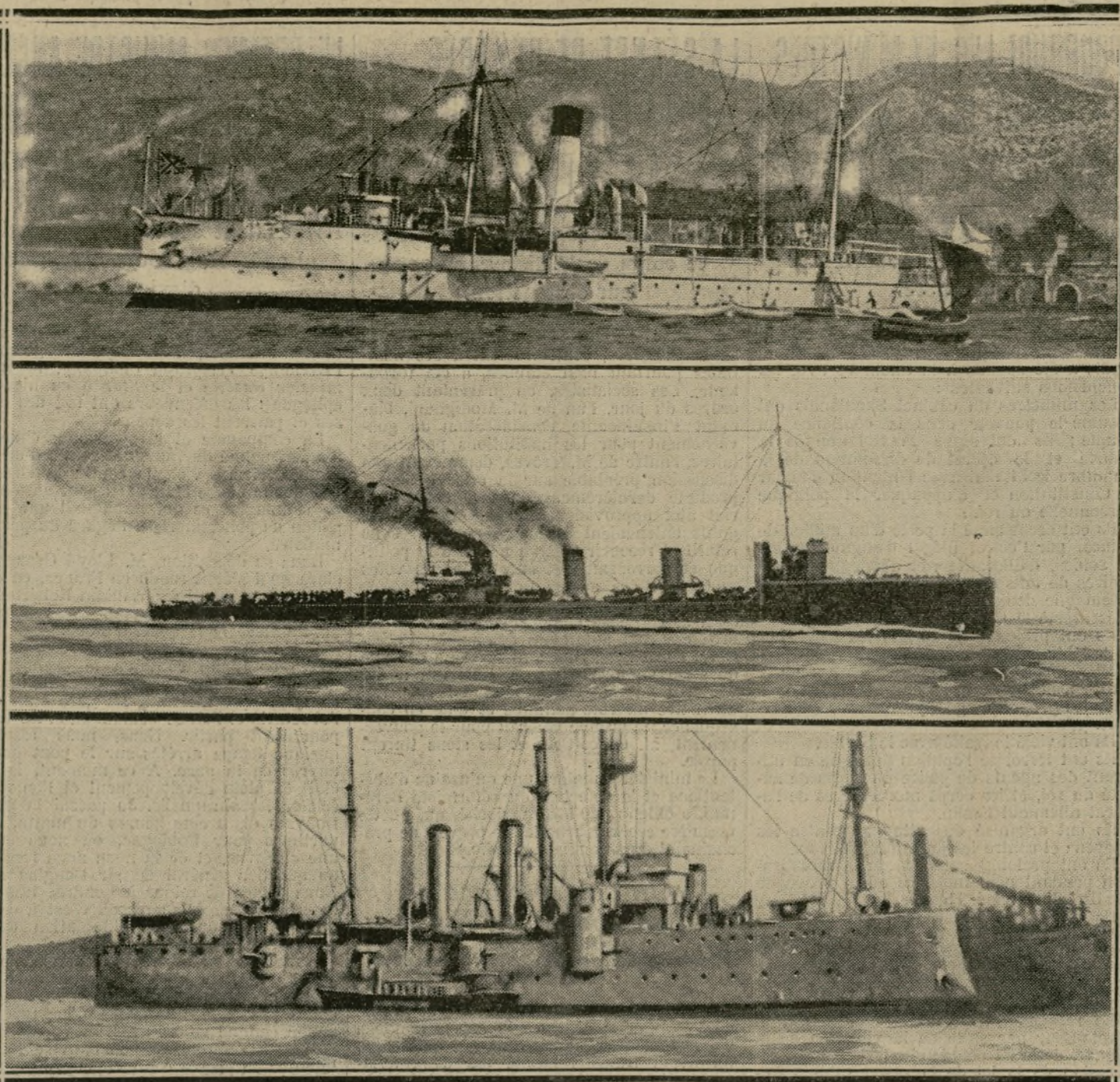
Nous apprenons la mort : Du général de brigade Challe, tombé au champ d'honneur le 11 octobre; Du général de brigade Alfred Barrès, inspecteur des troupes territoriales au Maroc.

RESTAURANT HABERT
36, boulevard Bonne-Nouvelle
Réouverture le 20 octobre à 18 heures

Blessés, Anémiques
FORCE
SANTÉ
VIGUEUR
vous seront rendues par le
VIN de VIAL
au
Quina, Viande
et **Lacto-Phosphate de Chaux**
Son heureuse composition en fait le plus puissant des fortifiants et le meilleur des toniques que doivent employer toutes personnes débilitées et affaiblies par les anémies et les souffrances de l'heure présente.
DANS TOUTES LES PHARMACIES

VARICES mal PLACÉES
Peu de personnes ignorent quelle triste infirmité constituent les hémorroïdes ou VARICES mal PLACÉES, car c'est une des affections les plus répandues, mais comme on n'aime pas à parler de ce genre de souffrances, on sait beaucoup moins qu'il existe un médicament, l'Élixir de **VIRGINIE NYRDAHL** qui les fait disparaître sans danger. Goût délicieux. Envoi gratuit et franco de la brochure explicative en découper et en l'adressant à : Produits NYRDAHL, 29, rue de La Rochefoucauld, Paris.
Le véritable produit connu sous le nom d'Élixir de Virginie porte toujours la signature de garantie Nyrdahl, T. & F.

EXCELSIOR
L'ÉNERGIQUE DÉFENSE DE LA FLOTTE RUSSE



TROIS DES NAVIRES QUI ONT SOUTENU LE CHOC DES FORCES ENNEMIES

La flotte russe de la Baltique résiste énergiquement aux attaques de la flotte allemande qui coopère avec les troupes de débarquement dans l'île d'Ösel. Voici, de haut en bas, la canonnière "Kharabry", les tor-

pilleurs "Grom" et "Khivenetz", dont les équipages ont été cités dans les communiqués de nos alliés pour s'être distingués en soutenant avec vaillance le choc de forces ennemies supérieures en nombre.

B L O C - N O T E S

Les originaux

Cinq heures du soir, dans le Métro. Wagon de première classe plein à éclater. L'ouïe, dans un des espaces réservés aux gens de bout, l'observateur peut apercevoir un léger vide, une sorte de minuscule cercle inoccupé autour d'un des voyageurs.

Ce vide s'explique : ce voyageur est vêtu d'une manière de peignoir de bain, rattaché sur l'épaule par une large plaque d'argent; il a un bras nu, les pieds nus dans des sandales, et un ruban blanc autour de la tête. On dirait un contemporain d'Homère revenu parmi nous. L'illusion serait complète sans deux petits détails anachroniques : l'appartenance à des cheveux courts séparés par une raie sur le front, et lit avec une attention intense un journal du soir.

Ce n'est pas un personnage d'Andromaque et Pélée qui s'est échappé de la Comédie-Française. C'est M. Raymond Duncan, le frère d'Isadora, qui fait un petit tour.

Cette curiosité à la fois avide et déferente qu'on lui témoigne est caractéristique chez les Parisiens. Ils ont le respect de ceux qui ont le courage d'adopter un costume original.

Ainsi, l'homme des cathédrales qui, il y a quelques années, se promenait sur le boulevard, vêtu en valet de cœur, ne fut que rarement l'objet de plaisanteries déplacées, et encore était-ce quand on le prenait pour un distributeur de prospectus.

De même, M. l'homme de la nature, qui s'habillait en pèlerin d'opéra pour vendre une petite brochure où il recommandait le végétarisme, les pieds nus, les cheveux longs et où il expliquait ses idées sur Dieu, les hommes et le monde.

Un jour qu'un rassemblement s'était formé autour de lui, un étranger demanda à une minuscule de quoi il s'agissait : — C'est un monsieur qui vend sa religion, répondit l'enfant avec respect.

La quadrature... des cercles

M. Hudelo est plein de bonnes intentions, on peut même dire d'intentions charitables. Parce que c'est la guerre, il veut empêcher les joueurs de perdre leur argent ! Il croit y arriver en annonçant qu'il fera mener au poste ceux qui seront surpris en train de se faire dévaliser dans des tripots clandestins. Evidemment, M. Hudelo ne connaît pas l'âme des joueurs. On demandait à l'un d'eux :

— Quel est le plus grand bonheur dans la vie ? — C'est de gagner au jeu. — Et ensuite ? — C'est de perdre.

M. Hudelo peut être tranquille : quand on aura mené au poste une demi-douzaine de joueurs, leur premier soin sera d'y organiser un petit poker des familles ou un chemin de fer de consolation.

Les idées et la pratique

La deuxième commission du Conseil municipal a décidé de reprendre les distributions gratuites de charbon aux nécessiteux. Il y aura même un sac de charbon supplémentaire pour les femmes en couches.

En approuvant cette générosité, on ne peut que supplier le Conseil municipal de prendre des mesures pour que les distributions soient mieux faites que l'année dernière, et qu'on ne voie plus de ces queues lamentables qui s'allongeaient aux portes des chantiers. Hier encore, nous entendions une femme avec un enfant sur les bras dire : — Souvent, j'y suis allée à sept heures du

matin. Je parlais à midi. Je revenais le soir, et, parfois, on finissait par nous déclarer qu'il n'y avait plus rien !

Cette pauvre femme ne protestait pas, parce que le peuple de Paris comprend toutes les nécessités de la défense nationale. Mais, tout de même, elle ne voudrait pas recommencer cette année. Ne disons pas, une fois de plus, cette bêtise que la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne, attendu que le meilleur geste ne remplacera jamais un boisseau de charbon. Mis, avouons que la façon de donner peut rendre odieux celui qui donne.

Et rappelons à qui-de-droit qu'en particulier il sera bien difficile aux femmes en couches d'aller chercher leur sac de charbon supplémentaire, et qu'elles ne pourront même pas y envoyer. — « Jeune femme ».

Le commissaire est facétieux

M. général, était entendu, hier après-midi, par le capitaine rapporteur Boucharon.

Les reporters et les photographes le guettaient au pied de l'escalier conduisant au 3^e conseil de guerre.

Grand, fort, visage rasé, tel est le signalement de M.



M. DHUPERT (X) sortant du 3^e conseil de guerre.

pondant à ces caractéristiques apparut en haut des marches. En apercevant les journalistes, il parut gêné, presque prêt à la retraite.

Ce geste significatif provoqua une levée d'objections et un jodellement de crayons. Tandis que les photographes photographiaient, les reporters interrogeaient.

Monsieur Dhupert, attaquant l'un d'eux, chapoua levé, pourriez-vous nous fournir quelques indications sur votre déposition ?

— Non, vraiment non. Je n'ai absolument rien à vous dire. — Puis, l'homme grand, fort et rasé parla de tout autre chose et abandonna ses interlocuteurs en souriant.

Ce personnage facétieux, à la vérité, n'était point M. Dhupert, mais bien M. Dhupert, commissaire spécial à la Sûreté générale.

Et tandis qu'il retenait les reporters autour de sa personne, à la faveur d'une vague ressemblance, celui-ci quittait le Palais, paisible et solitaire.

L'ère des privations

Monsieur, disait un dîneur au patron d'un de nos plus coûteux restaurants, il faut convenir que le service est de plus en plus mal fait. Ainsi, j'ai dressé la carte de mes vins au moment même où je faisais mon menu. Aussitôt, un soi-disant sommelier a apporté les diverses bouteilles et les a posées sur le dressoir, comme il y aurait posé une carafe d'eau. Il fut un temps où, dans un restaurant, les sommeliers savaient que le vin devait être servi à la température ambiante, tel autre, légèrement chauffé, tel autre plus ou moins rafraîchi, et avaient soin de n'apporter les bouteilles qu'à l'entrée des plats qu'elles devaient accompagner, et après les avoir mises au degré convenable.

Monsieur, dit le restaurateur, ceci se passait à l'époque où les restaurants attendaient les clients. Mais voyez autour de vous : aujourd'hui, ce sont les clients qui attendent que le restaurant puisse les recevoir. On se dispute les tables chez nous comme au dehors les taxis. Et nous pouvons servir à cette armée de clients n'importe quoi : jamais ils ne réclament, pourvu que ce soit cher. Dès lors, pourquoi prendrions-nous les soins dont vous me parlez et qui ne seraient même pas remarquables ?

Et, avec un sourire charmant, ce philosophe termina par le mot bien connu : — Il n'y a pas de sommelier, monsieur, il n'y a que de sottes gens !

Bon sens

Lundi, à la Chambre, quand le débat sur l'interpellation de M. Mayras fut annoncé, il se produisit quelque inquiétude. Ce débat paraissait inopportuniste.

Son tort, disait-on, c'est qu'il va faire songer prématurément à la paix.

Mais non, dit M. Lasies. Mettez-vous donc bien dans la tête que du jour où la guerre est déclarée on commence à songer à la paix !

Un mot féroce

C'était avant-hier, lorsque le bruit se répandit dans Paris que la Chambre s'était à nouveau constituée en comité secret.

— Est-ce que cela va durer longtemps, cette fois-ci ? demanda une voix.

— Dame, tant que Turmel sera en prison ! fit une autre.

LE PONT DES ARTS

M. Tristan Bernard, rédacteur du *Poët civil*, a jadis été soldat, cavalier même. Et il en a gardé des souvenirs un peu pareils à ceux d'un Georges Courteline, mais bien moins amers. Ses amis ont beaucoup insisté pour qu'il les réunît enfin. Il y a consenti.

M. Paul Louis publie chez l'éditeur Alcan un petit volume intitulé : *Trois péripéties de la crise mondiale* (le nouveau règne autrichien, la révolution russe, l'intervention américaine) et qui est d'un puissant intérêt. On y remarquera surtout une étude minutieuse et subtile de la politique et des idées du président Wilson.

LE VAILLEUR

LE "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes Laboratoires FIEVET, 83, r. Réaumur.

Le Centenaire de Méhul

C'est une idée dont il faut hautement féliciter qu'a eue l'Opéra-Comique de fêter, ainsi qu'il vient de le faire, le centenaire de l'illustre auteur de *Joseph, d'Artaban*, de *Stratonice*, d'*Adrien*, de *l'Irato*, d'*l'Uthal*, de la *Chasse du Jeune Henri*, et de cet immortel *Chant du Départ* qui reste vivant dans toutes les mémoires.

Méhul est, en effet, l'un des plus grands maîtres, l'un des compositeurs les plus superbement inspirés de l'Ecole française. Nul mieux que lui n'a peint le charme et la poésie de la nature, et nul n'a rendu avec plus de sincérité, ni avec un art plus profond et plus vrai, malgré son apparente simplicité, la tendresse, l'émotion, le sentiment, la tristesse et même la joie de l'âme humaine. Et presque toujours chez lui la langue musicale est d'une correction insurpassable et sa pureté de lignes ne cesse jamais d'être celle d'un merveilleux musicien. Sa phrase ignore généralement la banalité : son harmonie, sans être recherchée, est bien celle qui lui convient, et son orchestre a un coloris étonnant pour l'époque.

C'est du moins l'impression que m'a toujours donnée *Joseph*, chaque fois que j'eus l'occasion, malheureusement trop rare, de voir à la scène ce chef-d'œuvre unanime dans l'histoire de l'art musical. C'est aussi, toutes proportions gardées, celle que j'ai ressentie en écoutant certaines parties de la *Chasse du Jeune Henri* et même de la 2^e *Symphonie*, admirablement interprétées par le remarquable orchestre de l'Opéra-Comique, si bien conduit par Paul Vidal, à qui l'on doit également une belle mise au point de *l'Irato*.

Cet opéra-bouffe en un acte est vraiment très amusant et très musical, et resterait certes au répertoire, si on l'allégeait de certaines longueurs bien inutiles. Il fut merveilleusement joué et chanté par M. Parmentier, qui y fit un début sensationnel, promettant à la salle Favart un artiste rare, et par M. Allard, toujours égal à lui-même, ainsi que par la toute charmante Mlle Léri-da, Mlle Alavoine, MM. Pasquier et Bourgeois.

Mis en scène de très amusante façon par MM. Ghensi et Chéron, qui se surpassent encore dans le patriotique *Chant du Départ*, il fut longuement applaudi.

Un intermède vocal nous permit d'ovationner M. Bevil, dans l'air sublime de *Joseph*, et Mlle Brühl, à l'incomparable organe, dans l'air d'*Ina d'Artaban*.

Fernand LE BORNE.

Caumartin. — Le théâtre Caumartin donnera tous les samedis à 3 heures, des matinées supplémentaires de sa revue *Comme along!* Demain, matinée et soirée.

Ba-Ta-Clan. — Aujourd'hui, en matinée à 2 h. 30 et en soirée à 8 h. 30, l'imitation Mistinguett et M. Chevalier dans la grande revue *Cette à miss !*... 400 costumes de Mme Rasimi. Location Rog. 30-12.

NOUVEAU CIRQUE
251, r. Saint-Honoré. — Métro : Opéra, Goncorde, Madeleine
Aujourd'hui, à 2 h., matinée ; à 8 h. 30, soirée
FORMIDABLE PROGRAMME

Cet après-midi : Comédie-Française, 1 h. 30, *Andromaque* et *l'École des Femmes*. Opéra-Comique, 1 h. 30, *Manon*. Odéon, 2 h., *Attila*, les *Grâces*. Gaîté-Lyrique, 2 h. 30, la *Vivandière*. Trianon-Lyrique, 2 h. 15, le *Grand Mogol*. Dans les autres théâtres, même spectacle que le soir, sauf pour l'Américain, Edouard-VII, le Grand-Guignol, la Porte-Saint-Martin et la Scala, qui n'ont pas de matinée le jeudi.

Ce soir : Comédie-Française, 8 h. 15, *l'Élection*. Opéra-Comique, 8 h., *Madame Butterfly*. Odéon, 7 h. 45, *l'Arlesienne*. Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *l'Illusionniste* (Sacha Guitry). Variétés, 8 h. 15, *la Femme de son mari*. Gymnase, 8 h. 30, *Petite Reine*. Vaudeville, 8 h., la *Revue*. Châtelet, 8 h., *maître, merci*, jeudi, sam., dim. 2 h., jeudi et dim., le *Tour du monde en 80 jours*. Palais-Royal, 8 h., *Madame et son filleul*. Gaîté-Lyrique, 8 h., les *Cloches de Corneville*. Trianon-Lyrique, 8 h., *Paul et Virginie*. Ambigu, 8 h., le *Système D*. Antoine, 7 h. 45, le *Marchand de Venise*. Athénée, 8 h. 30, les *Bleus de l'amour* (Leriche). Grand-Guignol, 8 h. 30, la *Grande Épouvante*. Michel, 8 h. 30, *Plus ça change...*

Th. Réjane, 8 h. 30, *Une revue chez Réjane*. Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer?* Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, les *Nouveaux riches*. F. de Saint-Martin, 8 h. 15, *Montmartre*. Cluny, 8 h. 15, *Chantecœur*. Edouard-VII, 8 h. 45, le *Feu du voisin*. Scala, 8 h., *Coupe-tout d'Amélie*. Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, la *Revue avec Mistinguett* et Chevalier, Loc. Roquette 30-12. Th. Caumartin, 25, rue Caumartin. Ce soir, 8 h. 30, *Come along!* revue franco-américaine. Nouveau-Cirque, tous les soirs, sauf lundi, à 8 h. 30 : matinées jeudis, samedis, dimanches et fêtes, à 2 h.

MUSIC-HALLS
Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

CINEMAS
Gaumont-Palace, 2 h. 15 et 8 h. 15, *Herr doktor*. Loc. 4, r. Forest, 10 à 12 et 15 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Huile d'olive pure. Coils p^r 10 l. c. remb. 38 fr. fco dom. J. Lombroso, 25, r. Bab-Carthage, Tunis. Ag. sér. deval.

CHEMINS LOMBARDS BANQUE 7, rue La Fayette, Paris.

JE GUERIS LA HERNIE

Nouvelle Méthode de Ch. Courtois, Spécialiste, 30, Faubourg Montmartre, 30, Paris (10^e) 1er et 2^e. Cabinet ouvert tous les jours de 9 à 11 et de 2 à 6 heures.

HUILE D'OLIVE garantie pure sur analyse : 1^{re} pression, extra, p^r table, biden 10 lit., 38 fr.; 2^e pression, fine, p^r friture, biden 10 lit., 36 fr. SAVON EXTRA DE TUNISIE, coils 10 kil., 32 fr. Le tout fco de port à domicile. S'adresser Gazette Commerciale, Tunis (15^e ann.)

CONSTIPATION Le plus doux, agréable et efficace des laxatifs : Comprimés DOZIERES (2 frs la boîte fco) Les exister sous leur nom en toutes langues. 30, r. de Valenciennes, 30, Paris.

PRIX-COURANT
gratis
franco
TIMBRES-POSTE
pour
COLLECTIONS
avec
un beau
Timbre de 700
à titre gracieux
CHEVILLARD, 13, B^e St-Germain
Le gérant : VICTOR LAUVIGNAT.

Imprimerie, 49, rue Cadet, Paris. — Volmard.